

Un été à Pantelleria (ou parabole de notre Europe)

► **Terrain d'observation des mouvements offensifs vers Tripoli, Pantelleria semble ne plus être un havre de paix intemporel.**

L'île italienne de Pantelleria, entre les côtes de Sicile et celles de Tunisie, est un des joyaux de la Méditerranée. Roche noire volcanique, pentes abruptes sur la mer pure, aloès, cactus, palmiers, terrasses plantées de câpres, de citronniers, de vigne et d'oliviers, toutes cultures que des générations de paysans ont mises à l'abri du vent derrière des murs. Les maisons de pierre aux toits voûtés, les *dammusi*, de Kamma à Gadir, de Bukkorum à Sibà et de Rakhale à Scauri, rappellent la période arabe de l'île, de

même que certains visages des habitants ou que les délicieux goûts des pâtisseries locales. On pourrait penser que Pantelleria est une sorte de contrepoint aux tendances de notre temps, construisant des barrières de plus en plus tenaces entre les rives de la Méditerranée.

Pourtant, cet été, dans cette île si paisible, se voient également les traces de graves événements, qui non seulement mettent en jeu la vie de nombreuses personnes, mais aussi invitent à réfléchir sur notre Europe et les valeurs qui la fondent. Il y a tout d'abord, fixes sur l'horizon, entre l'île et les rivages tunisiens que l'on voit distinctement dans le soleil couchant, ces vedettes des gardes-côtes italiens, vigies face à la bien irrationnelle peur d'un déferlement de migrants. Et les nou-

velles de l'île voisine de Lampedusa donnent à cette vision un tour tragique, chaque jour portant son lot de terribles drames humains. Quelle est cette Europe, continent de centaines de millions d'habitants, qui ne sait accueillir dignement quelques milliers de réfugiés ? Dans le même temps, les radios tunisiennes, dont la musique de Ramadan rythme nos soirées face à la mer, donnent des nouvelles de l'exceptionnelle mobilisation des Tunisiens, au-delà de quelques tensions dans les villages de frontière, pour accueillir les réfugiés libyens. Car la guerre en Libye est bien l'autre absurdité dont notre Europe se rend coupable en cet été.

On voit chaque jour dans le ciel de Pantelleria passer les escadrilles françaises et anglaises chargées de

bombes et se dirigeant plein sud vers Tripoli. On les observe le cœur serré quelques heures plus tard revenir à vide, alors que nos amis à Tripoli, souvent proches pourtant de l'opposition démocratique modérée, nous décrivent au téléphone l'horreur de la vie sous les bombes. Les bombardements sont de moins en moins précis, et les cibles de moins en moins légitimes.

Sommes-nous sûrs d'avoir raison de bombarder cette ville ? Sommes-nous vraiment sûrs de la validité de nos choix stratégiques, maintenant qu'il est encore plus clair qu'au mois de mars que, à Benghazi, la faction armée islamiste, issue en partie de l'ancienne guérilla, prend le dessus aussi bien sur les modérés que sur les transfuges du régime. On est loin depuis longtemps de l'esprit de la

résolution 1973, qui a fait que de nombreux Français ont pu croire un moment en l'illusion d'une guerre juste et moralement fondée, dans l'élan des révolutions arabes. Il est temps de cesser cette erreur historique, de rouvrir la voie à la diplomatie et, en général, dans notre Europe en pleine crise d'identité, de réfléchir aux vraies valeurs qui fondent notre esprit civique. Peut-être alors le ciel de Pantelleria pourra-t-il recouvrer toute sa sérénité et le spectacle du soleil couchant sur les monts du cap Bon redevenir un symbole d'harmonie.

(1) Denis Bocquet est directeur de l'Institut français de Dresde, et Nora Lafi, spécialiste de la Libye et chercheuse au Zentrum Moderner Orient de Berlin.